

2006

05

MOTUS... SI L'ÂGE...

Séminaire de psychanalyse, 2005-2006, n°11, D'un Autre à l'autre (1968-1969), Université de Nice Sophia-Antipolis, Faculté des Lettres et Sciences Humaine, - A.E.F.L., - École de Nice, pp.33-44.

La présence d'un groupe Sommeil et Songe dans un sanctuaire d'Asclépios rappelle les pratiques d'onirothérapie en honneur dans le grand sanctuaire voisin d'Epidaure. Les malades dormaient dans une salle proche du temple principal. Leur rêve, si le dieu en envoyait un, fournissait une indication de cure ou même un trauma thérapeutique. Les guérisons consignées dans le temple constituaient la révélation d'Asclépios.

Clémence Ramnoux, *La nuit et les enfants de la nuit*, Flammarion, 1986, p.22.

Liminaire

« Faut-il en finir avec la psychanalyse? » : une fois de plus le *Nouvel Obs.* (n°2130 du 01.09.05) vient poser la vraie question. Question qui mérite d'être prolongée de cet autre : « Depuis quand la psychanalyse a-t-elle cessé de guérir de la mort subite? » Si prévenir c'est guérir ceci à lui tout seul explique le fait que certains investissent encore du côté de la psychanalyse. Car elle a fort à faire avec la concurrence de la TCC. Alors qu'il n'est pas certain que la mort subite soit une maladie, la TCC, (entendez : la tumeur cérébrale certifiée), se pose en véritable affection scientifiquement prouvée. Sous le terme de tumeur ou de trouble se trouvent ainsi groupées des modifications chromosomiques connues susceptibles de causer toute une panoplie de maladies psychiques. Un savoir en chasse un autre : tournons la page. Sauf! Sauf s'il vous tourmente le désir de savoir! C'est de ce savoir là qu'il s'agit dans le séminaire XVI de Jacques Lacan, mais avant de l'aborder voyons ce qui semble devoir résulter de la publication toute récente du *Livre noir de la psychanalyse*, dont le *Nouvel Observateur* salue la parution. Il semble, en effet, qu'au terme de plus de dix années « d'évaluation » de la psychanalyse, certaines associations se soient portées partie civile pour plaider le préjudice subi par maints patients du fait de l'inefficacité de la psychanalyse. Bien sûr nous avons déjà toute une série de plaintes individuelles qui s'exprimaient par la voie de l'Internet, mais là manifestement nous passons à l'étape suivante. La criminalisation de la psychanalyse¹. D'où ma question : à quand le procès

1 Cet après-coup imminent de la psychanalyse est tout à fait comparable, par exemple, à l'après-coup de la mise en œuvre de la lobotomie. En effet, dans les années trente, un psychiatre portugais a mis au point une intervention directe sur le cerveau frontal, intervention nommée lobotomie et qui était censée apporter un soulagement durable à des patients psychiatriques que rien ne pouvait distraire de leur vécu douloureux. Notons qu'à l'époque, en dehors de l'électrochoc ou de la cure de Sakel, on était pratiquement démunis sur le plan thérapeutique face à ce genre d'affection. Cinquante mille interventions de ce type auraient été conduites au USA avant guerre, et donc avant l'arrivée des neuroleptiques. Après-coup, et donc aujourd'hui, on déclare (statistiques à l'appui) la lobotomie sans valeur thérapeutique réelle, et on l'accuse d'avoir aggravé l'état des patients. Des associations de parents d'anciens malades réclament par conséquent : 1° que soit retiré le prix Nobel accordé au portugais en question en 1935; 2° que soient poursuivis et condamnés au dépens les « criminels » qui ont pratiqué la dite méthode. Il est clair que je m'inscris dans ce sillage freudien ne serait-ce par ses insignes que je porte aujourd'hui, comme dans le rêve du comte Thun, d'une part, mais également je m'inscris dans la mouvance lacanienne puisque j'ai reçu, pour avoir assisté à cette dernière séance du séminaire XVI où Lacan l'a distribué à tous les personnes présentes : un « diplôme », sous la forme de la copie de la lettre du Directeur de l'ENS lui intimant de quitter la salle Dussane, et sur laquelle figurait la date du jour, écrite de la blanche main de Jacques Lacan, du moins pour une moitié des photocopies distribuées.

(posthume) du grand criminel Sigmund Freud et des adeptes de sa méthode pris dans son sillage?

L'illusion dans le miroir comme axiome fondateur d'une paire ordonnée.

D'un Autre (avec un grand A) à l'autre (avec un petit a) s'étend le champ de la vérité. Le champ freudien. [L16, p.69 (AFI 04.12.68 p.7): «la vérité ne se dit pas /.../ mais se souffre». p.8 : « La souffrance est un fait. »] Le séminaire XVI de Jacques Lacan nous propose une ultime excursion dans ce champ. Pour ma part je vais tenter d'en extraire ce qui n'y est pas. Ce qui n'y est pas repéré, sauf accident. A savoir qu'il s'agit d'une « paire ordonnée » [L16, 358 (AFI 11.06.69, p.3)].

Je rappelle que Lacan dit sa préférence pour le discours mathématique en tant que discours sans paroles, [L16 56, 48 (AFI 27.11.68, p.12) : « la théorie des ensembles »] discours qui précisément évite tout effet de sujet, encore qu'il nous autorise à poser la question du désir du mathématicien [L16, 48 (AFI 27.11.68, p.6.) (Seuil) : « ce qui anime le discours mathématique, chacune de ses opérations est faite pour boucher, élider, recoudre, suturer à tout instant la question du désir. »]. C'est un discours sans équivoque [L16, 97 (AFI 08.01.69, p.7)] ; il se construit morceau par morceau sans que s'introduise de contradiction dans son parcours. Dans ce discours est démontré, et donc vrai, tout ce qui ne contredit pas les axiomes et les définitions. En ce sens ce discours est dit consistant. Afin d'échapper aux équivoques du discours commun Lacan se réfère par conséquent à la **théorie des ensembles** (citée seize fois) pour y puiser quoi? [L16, 362 (AFI 11.06.69, p.8) : « Qui c'est qui sait ? » ; « Qui sait qui c'est ? »]

Pour y puiser la notion de **paire ordonnée** (citée seize fois), par exemple, dont il est dit qu'elle est l'effet d'un coup de force logique, d'un forçage obtenu par l'introduction d'un **axiome**. Axiome dont l'effet est de « créer un signifiant qui remplace la coexistence de deux signifiants ».

A titre de théorème il en tire sa célèbre formule : « un sujet est représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant » [L16, 210 (AFI 05.03.69, p.8) : Théorème de Lacan : « un sujet est représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant ». Et aussi : L16, 49 (AFI 27.11.68, p.4), L16, 358 (AFI 11.06.69, p.3)]. Au gré de la notation d'une paire ordonnée ceci s'écrit (L16, 04, p.13):

$$\{(S_1), (S_1 S_2)\}.$$

En clair, il est dit qu'un élément (S_1), de l'ensemble à deux éléments ($S_1 S_2$) est susceptible de représenter leur ensemble ($S_1 S_2$). La seule façon de poser la coexistence (dans la synchronie) de deux signifiants comme 'homme, femme', ou '*fort, da*' est d'en faire une **paire ordonnée**. Il m'a semblé qu'avec cette paire ordonnée nous disposons d'un instrument de lecture, d'un organon, susceptible d'éclairer certains textes fondateurs de Lacan, mais aussi bien du philosophe Hegel, ainsi que nous le verrons. Prenons le stade du miroir comme fondement de maints développements ultérieurs de l'enseignement de Lacan. Il s'agit d'un dispositif optique (dit « de l'œil à l'œuf », in *Ecrits* p.673) destiné à proposer au sujet \$ un mirage (en i' dans le miroir plan A), à savoir une fleur sortant d'un vase.

En réalité il s'agit d'un raisonnement logique qui introduit un axiome sous la forme optique d'un miroir supplémentaire, vertical A, destinée à rendre possible l'illusion. Axiome qui postule l'existence d'un rapport entre le vase et la fleur, considérés au départ comme des ensembles séparés. Ceci nous invite à procéder à certaines substitutions et équivalences. Nommons le vase « chapeau » et la fleur « lapin ». L'axiome en question consistera à présent à introduire le lapin dans le chapeau (pour mieux l'en sortir ultérieurement quand on aura « oublié » qu'on l'y avait

mis). Le lapin en tant qu'objet 'a' se prête d'ailleurs parfaitement à l'opération, puisqu'à la question « Que mange-t-on à midi ? » il est commun d'utiliser un partitif sous la forme : « du lapin ».

Allons-nous plus loin? La question peut constituer en elle-même un empêchement, voire une inhibition, puisque aller plus loin est déjà un acte qui risque d'être suivi de conséquences. Allons-y! Mettons Dieu à la place du chapeau et remplaçons le lapin par la grâce. Voyez d'ici le tintouin que ça cause surtout si la grâce est ce que certains personnifient sous les appellations : « mon Indispensable, le Christ caché, le Bien universel, l'Être intérieur, l'esprit absolu, la loi du cœur, l'Amour », et j'en passe. Toutes choses que Freud à son tour mettait sous le chapeau du masochisme à propos du jeu de l'enfant à la bobine (fort/da), mais dont Lacan a été le seul à en démonter le mécanisme par une simple bascule du miroir de l'Autre. Le dispositif de la « passe » devait rendre compte de ce dépassement, et donc de la « dissolution » (*delenda*) de l'illusion. De l'Autre à l'autre il ne reste plus que le champ (le dé-chant) de la paire ordonnée.

De l'illusion du miroir au cadre du fantasme

Il est essentiel de remarquer que cette illusion n'opère pleinement que chez le névrosé. Pour lui l'Autre est le lieu de la vérité. Dieu (ou le corps) ne saurait mentir. Cette foi n'est pas partagée par le borderline, et sûrement pas par le psychotique qui s'estime lâché par Dieu. Pourquoi cela? Une première explication consiste à dire que sur le plan optique le psychotique ne se situe pas au bord du miroir concave dans l'espace d'où l'illusion est possible. Ce que je résume en disant qu'il n'a pas accès à l'assiette au beurre. En réalité, l'illusion étant un effet de discours, il est clair que le borderline et le psychotique ne sont pas concernés au même degré par cet effet de discours que le névrosé. Pour que l'illusion tienne il lui faut devenir apte à la jouissance et c'est ce qu'opère le fantasme.

D'autres avant Lacan ont tenté de rendre compte de l'érection de l'objet dans le monde humain, et évidemment on s'est précipité pour observer ce qu'il en est chez l'enfant. Diverses théorisations on vu ainsi le jour et notamment dans le domaine de la psychanalyse sous la plume d'un Bion, par exemple, qui s'est soucié de savoir quel vase pourrait bien convenir à la poupée-fleur de Mme Dolto. Il s'agit là de la constitution d'un contenant. D'où l'émergence des fonctions alpha et bêta chez Bion. Mais la question du surgissement et de la prise en compte de l'objet 'a' intéressé les philosophes (notamment Meinong), bien avant les psychologues de l'esprit (Dennett) ou les adeptes de la neurophysiologie (Eccles-Popper, Antonio Damasio). Il est un cas particulier tout à fait surprenant, celui de Hegel, qui semble s'être aperçu de la fécondité d'un certain mécanisme logique avant même que la paire ordonnée n'ait reçu le statut qui est devenu le sien dans la théorie des ensembles. C'est ce qui l'autorise, par exemple, à écrire : « l'union, c'est l'union de l'union avec la désunion », chose parfaitement recevable sous la forme d'une **paire ordonnée** mais strictement imbitable autrement. Pensée dialectique, avatar de la théologie trinitaire, consent-on à conclure faute de mieux.

Puisque avec la **paire ordonnée** on tient un paradigme tout à fait singulier, ce bidule quasi lacanien est susceptible d'autoriser un quidam de poser la question : « le temps et l'espace feraient-ils **paire ordonnée**? » Il semble que Lacan nous y inciterait puisqu'il profère que l'espace est réel (L10, 327, éd. Seuil). Ici nous retrouvons le dit Hegel, en tant que précurseur de Heidegger en la matière et de quelques autres. L'auteur de la *Phénoménologie de l'Esprit* applique cette fois la notion de coupure au statut du présent. Coupure entre le passé et l'avenir, exactement comme une coupure sur une

bande de Möbius. Ce qui autorise Lacan de répéter après Hegel que le concept c'est le temps et que le temps c'est le sujet. Doit-on en conclure que l'esthétique transcendantale de Hegel allait au-delà de celle où Kant se cantonne?

Ici, je ne fais que survoler une problématique fort complexe, que je vous incite à observer de plus près, surtout lorsque Hegel l'applique à la conscience de soi-même, à la *Selbstbewusstsein*. Conscience qui implique une division, une *Entzweiung*, une *Spaltung*, un clivage, mettant face à face d'une part un ensemble, un savoir, qui ne s'appartient pas à lui-même, et de l'autre un autre savoir, le même mais qui se sait lui-même, en tant qu'ensemble qui s'appartiendrait à lui-même. Ici de nouveau les philosophes donnent leur langue au chat, et il est vrai qu'on entre par là dans un domaine paradoxal.

Paradoxe des ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes de Frege et de Russel, bien évidemment, construit sur le modèle du men-songe d'Épiménide, mais prolongé par le fait qu'un certain Gödel, dans les années trente, est venu dire que la **consistance** d'un discours rencontre toujours une limite.

Cette limite c'est **l'incomplétude**, à savoir « qu'il apparaîtra quelque part une formule /.../ à laquelle il ne pourra pas [sous l'angle de sa consistance] /.../ être répondu ni oui ni non » [L16, 98, (AFI 08.01.69, p.9)] .

Il est donc des formules indécidables. Se trouvent ainsi pointées des failles dans le discours. Curieusement le premier à s'en apercevoir c'est le psychotique. Il est le premier à détecter les choses « qui font flop » dans la réalité. Dans la réalité c'est-à-dire ce qu'on nomme le **savoir partagé**, autrement dit le fantasme collectif. D'où aussi le refus par le névrosé de l'idée que l'Autre, comme lieu du signifiant mais aussi comme lieu de la vérité, que l'Autre ne tiendrait pas.

Le grand tort de Lacan, son crime, consiste à avoir clamé que : « L'Autre n'enferme nul savoir dont il se puisse présumer, disons, qu'il soit un jour absolu. La vérité n'y est pas toute assurée » [L16, 59 (AFI 27.11.68, p.16) : « Le lieu de la vérité est lui-même un lieu troué. »]. Son agnosticisme (et non pas son athéisme, ce dernier étant le domaine réservé de ceux qui « ont réussi à éliminer le fantasme du Tout-puissant » : L10, p.357, Seuil) le conduit à répondre à la question : « Qui suis-je » par une autre question, à savoir : « Qui est je ? » [L16, 88 (AFI 11.12.68, p.11)]. Face à l'éventualité de la réponse : « Je est immortel », la psychanalyse perd son sens puisqu'elle est censée guérir de la mort subite. On saisit ici la différence, inscrite partout dans ce séminaire L16, à savoir que : là où la science préfère ignorer les illusions et les paradoxes de la conscience, Lacan révoque ces « espoirs fumeux » et il cherche les moyens de les réduire.

Sur le plan de notre pratique, de la pratique analytique, il arrive qu'on ait affaire à des sujets malins, des sophistes qui se remparent d'un argument tout en sachant par ailleurs qu'il n'est absolument pas tenable. Il s'en suit qu'il y a donc toujours un risque de dire oui à tout ce qui se profère sur le divan. (« Oui, oui la TCC, il n'y a rien de tel, allez-y, initiez vous, prenez-y de la graine, etc.) Il n'y a pas de plus grande satisfaction subjective, en effet, de plus grandiose plus-de-jouir (*Mehrlust*, terme construit par Lacan sur le modèle de *Mehrwert*, la plus value de Marx) [L16, 29 (AFI 20.11.68, p.1)] que de faire prendre à l'autre des vessies pour des lanternes. Ce qu'on traduit à Nice en disant que le tir au pigeon est ouvert tous les matins. D'où aussi la question que Lacan vient poser, à propos du pari de Pascal, (et ce sur le plan de la logique) à savoir: jusqu'où est-il raisonnable de satisfaire ses pulsions afin de nager dans le bonheur? Il évoque à ce sujet la dynamique induite dans le social par les modes de production propres à la société industrielle, dans sa mutation vers un société de consommation, dynamique qui se veut régulée par « un rapport de juste ton avec la nature [L16, 110, (AFI 15.01.69,

p.4)]». Ne s'agit-il pas là d'un ascétisme consenti sous prétexte d'écologie, et qui se traduit par une renonciation volontaire à la jouissance? [L16, p.19 (AFI 01.p.11): « C'est dans le discours sur la fonction de la **renonciation** à la jouissance que s'introduit le terme de l'objet a ». (Seuil) : Le plus de jouir est fonction de la **renonciation** à la jouissance sous l'effet du discours. L16, 39 (AFI 20.11.68, p.12): « Le savoir à l'extrême est ce que nous appelons le prix. /.../ Le prix de quoi? C'est clair, le prix de la renonciation à la jouissance ».]

N'est-ce pas là, également, une invalidation pure et simple de l'opérateur émancipateur que j'ai nommé « sicantou », dès lors qu'il ne me serait plus permis de pisser et de chier « **si** je veux, **quand** je veux, et **où** je veux »? [L16, 272 (AFI 22.04.6, p.9) : « La liberté de pensée, ça n'est rien d'autre que ceci : ce que Hegel m'interdit bien de penser c'est 'je suis où je veux'. A cet égard, ce que Hegel révèle c'est qu'il n'y a pas la moindre liberté de pensée ».] Qu'en serait-il en ce point d'une éthique du réel?

Il se trouve qu'à propos du pari de Pascal, et de l'enjeu qu'il comporte, notamment de renoncer à la jouissance de cette vie comme jouissance infinitésimale au regard de la jouissance escomptée dans l'autre vie, Lacan est tenu à situer ce pari dans le contexte parisien où, dans certains milieux, au temps de Descartes, sévissait la rigueur janséniste. A partir du moment où *j'en sais* un bout concernant la jouissance ici-bas, il y a lieu d'évaluer où j'en suis à l'égard du pari que propose Pascal. Mais *que sais-je* vraiment? C'est dans la collection qui porte ce nom que Lacan aurait lu un opuscule sur le jansénisme, mais il dit ne pas se souvenir du nom de l'auteur, auteur qu'il a par conséquent préféré ignorer, déçu qu'il était probablement par le fait que cet opuscule n'apportait pas de réponse claire concernant la signification de ce mouvement. Il se trouve qu'avec cet auteur nous avons été voisins à Nancy, et de ce fait je le croisais assez souvent sur mon chemin au sein du quartier. C'était un universitaire d'une érudition colossale, qui avait cette allure un peu massive d'un Taine ou d'un Rodin. Peut être était-ce cet aspect quelque peu imposant à quoi je dois le fait de ne lui avoir jamais adressé la parole. Son ouvrage princeps portait sur le jansénisme en Lorraine, jansénisme dont il faut croire qu'il n'a en fin de compte guère soulevé de vagues.

Il y a tout lieu de penser qu'en Province l'ambiance était déjà loin d'être aussi électrique qu'à Paris. Bref, Monsieur le professeur Taveneaux était un dignitaire tel que les provinces savent les accueillir, voire les modeler, ce qui à Nancy s'effectuait sous l'égide de l'Académie Stanislas, et secondairement au gré de la Société des amis du musée ducal. L'embaumement que pouvait constituer une telle promotion dans la dignité, plus la dose d'inertie qu'il suppose, m'a d'emblée coupé de toute velléité d'entrer dans cette voie, et je me félicite d'avoir rué assez tôt dans les brancards afin de décourager mes éventuels « bien-faiteurs ». J'ai pu ainsi pointer, en son temps, les effets d'embaumements au sein de l'École Freudienne de Paris.

Bref, Le jansénisme nous a légué l'image d'un Christ qui ne reçoit que les Elus, rejetant aux ténèbres ceux qui ne méritent pas de partager le gâteau.

Signe qu'au fil du temps les institutions se sclérosent et se replient sur elles-mêmes dans le souci prévalent de préserver l'acquis, ce qui inhibe toute forme de recherche. C'est ce qui est arrivé à l'E.F.P. Un tournant en ce sens a été l'assemblée plénière du Dictionnaire qui s'est tenu rue Claude Bernard, au local de l'E.F.P. Du seuil de la salle, hélas trop exigüe, où se tenait l'assemblée, faute de pouvoir vraiment y entrer je me suis exclamé, assez fort pour qu'on m'entende : « **Fermé pour cause d'inventaire!** » Remarquez que la dissolution était déjà en l'air. Bref, il s'en est suivi un échange de propos aigres doux avec Lacan, mais j'avais l'impression qu'il se retenait de pouffer de rire.

En réalité, il y a là un problème d'énergétique. Il y a d'abord le fait que dans la

première séance de ce séminaire L16, Lacan met en cause la pertinence du penchant de Freud pour la thermodynamique. Puis, par la suite, dans la seconde séance, il note qu'on lui a reproché ses propos.

Reproches auxquels il répond qu'il substitue pour le moment à l'énergétique une référence à l'économie, et que « l'énergétique ne serait même pas concevable autrement que comme conséquence de discours ». Et d'enchaîner : « C'est le discours de la physique qui détermine le physicien » [L16, 32 (AFI 02, p.4). (Seuil) : la Physique implique l'existence du physicien].

Faut-il introduire ici quelques bémols? Car le discours de l'économie peut subitement mettre les physiciens au chômage. Eh oui! Même chose pour les praticiens formés à la TCC. Les exigences de la thérapie de masse et celles de l'égalité de soins pour tous feront que la TCC deviendra à son tour hors de prix. Les quelques praticiens qui y resteraient attachés accepteront-ils de pratiquer le troc? Au taux de trois séances pour un poulet, par exemple, hors TTC?

Toujours du point de vue des conséquences de discours, des effets de discours, et ce dans son séminaire XVI, Lacan évoque dans la *Traumdeutung*, le rêve du père qui veille son fils mort, et qui l'entend proférer : « Père ne vois-tu pas que je brûle » [L16, 197 (AFI 26.02.69, p.15)]. Tant que cette phrase ne s'est pas affichée dans son rêve il ne voit pas que la chandelle s'est renversée et que le feu est en train de cramer le linceul. Or, en dépit de sa somnolence, il a vu les flammes se propager : il n'est pas possible qu'il n'ait rien vu; mais il a fallu les paroles effectivement prononcées dans le rêve pour qu'il réalise ce qui jusqu'alors restait pour lui dans le registre hallucinatoire. Il convient d'évaluer les effets thérapeutiques d'une telle dormition. Le procédé est applicable à n'importe quel rêve, et notamment à ceux de Freud lui-même. Par-delà le fait qu'il s'agit d'un récit et donc déjà d'une mise en forme des éléments dits du contenu manifeste, il saute aux yeux que le récit est farci d'éléments disparates, un peu comme des personnages en quête d'auteur. Mais pas seulement d'un nom d'auteur mais également d'une trame, d'un scénario logiquement construit. C'est ce que généralement l'interprétation freudienne produit, sous forme d'un roman familial dont certains aspects sont spécialement mis en valeur par tel ou tel rêve. Le rêve est le produit d'une discursivité. C'est pourquoi l'auteur des *Écrits* préfère se référer au discours du réel, en l'espèce le discours de la physique. C'est par le biais de la physique que je m'échapperai du Livre XVI du *Séminaire*, pour mieux y revenir si nécessaire. Il se trouve que je détiens un petit volume ayant appartenu à Jacques Lacan et annoté de sa main. Il s'agit d'un livre de Jacques Becquerel, intitulé : *Exposé élémentaire de la Théorie d'Einstein*, paru en 1922, chez Payot. « Élémentaire » indique ici que ce livre est destiné à des étudiants, qui - comme vous - ne disposent pas nécessairement de notions mathématiques très étendues. Il est précieux en ce qu'il expose fort honnêtement ce qu'il en était de la physique avant qu'Einstein n'y mette son grain de sel.

Il nous éclaire sur les coups de force logiques qu'il y a eu lieu de pratiquer de manière de passer des coordonnées cartésiennes à celles de Galilée et de là aux équations de Lorenz via celles de Maxwell. Mais surtout, et c'est ce que j'ai personnellement apprécié, il nous donne une relation intelligible de l'expérience de Michelson et Morley.

Ce qui est remarquable réside en ceci : le discours à chaque fois ainsi renouvelé cause une nouvelle pensée et un nouvel imaginaire topologique. Ce discours suinte, laisse passer, le surgissement d'un nouvel espace [L16, p.13 (AFI 01, p.03) : « Dans l'entre-sens /.../ est l'être de la pensée; de ce qui est, à passer par la pensée, la cause est l'espace purement et simplement. »]

Fort de cet investissement initial du côté de la physique quantique, Lacan s'autorisera à interroger chacun des éléments constitutifs de cette physique. Par la suite, Koyré puis Alexandre Kojève lui ont largement indiqué la voie. Il serait intéressant de peser l'incidence dans ses séminaires d'un certain nombre de termes tels que densité (au sens de la théorie des probabilités), énergie, entropie, oscillation, vacillation [L16, 66 (AFI 04.12.68 p.4.)], pulsation, pour nous limiter à ceux là. S'agissant de dynamique libidinale des fluctuations qu'un sujet est susceptible de connaître, Lacan propose l'épreuve du miroir de l'Autre.

Dans le cas de Dora, par exemple, Dora est « dans cet état d'**oscillation** où elle ne sait pas si ce qu'elle aime c'est elle-même, son image magnifiée dans Mme K., ou si c'est son désir pour Mme K. Et c'est très précisément parce que cette **oscillation**, bascule perpétuelle, se produit sans cesse, que Dora n'en sort pas ».

Toutefois cette oscillation s'effectue au sein de certaines limites, et l'on est surpris qu'au moment de poser ces limites Lacan soit conduit à énoncer le premier et le second principes de la Thermodynamique :

« Il y a quelque chose qui est distinct du principe du plaisir et qui tend à ramener tout l'animé à l'inanimé- c'est ainsi que Freud s'exprime. Que veut-il dire par là ? Qu'est-ce qui le force à penser à ça ? Ce n'est pas la mort des êtres vivants. C'est le vécu humain, l'échange humain, l'intersubjectivité. Il y a quelque chose dans ce qu'il observe de l'homme qui le contraint à sortir des limites de la vie.

Il y a sans doute un principe qui ramène la libido à la mort, mais il ne l'y ramène pas n'importe comment. S'il l'y ramenait par les voies les plus courtes, le problème serait résolu. Mais il ne l'y ramène que par les voies de la vie, justement.

C'est derrière cette nécessité de l'être vivant de passer par les chemins de la vie - et ça ne peut se passer que par là - que le principe qui le ramène à la mort se situe, est repéré. Il ne peut pas aller à la mort par n'importe quel chemin.

En d'autres termes, la **machine** se maintient, dessine une certaine courbe, une certaine persistance. Et c'est par la voie même de cette **subsistance** que quelque chose d'autre se manifeste, soutenu par cette existence qui est là et qui lui indique son passage.

Il y a une articulation essentielle qu'il faut poser tout de suite- quand on sort un lapin d'un chapeau, c'est qu'on l'y a préalablement mis. Cette formulation a un nom pour les physiciens, c'est le **premier principe de la thermodynamique**, celui de la conservation de l'énergie - pour qu'il y ait quelque chose à la fin, il faut qu'il y ait eu au moins autant au commencement.

Le **deuxième principe** -je vais essayer de vous le faire sentir d'une façon imagée - stipule qu'il y a dans la manifestation de cette énergie des modes nobles et d'autres qui ne le sont pas. Autrement dit, on ne peut pas remonter le courant. Quand on fait un travail, une partie se dépense, en chaleur par exemple, il y a perte. Cela s'appelle l'entropie. Il n'y a pas de mystère dans l'entropie, c'est un symbole, une chose qui s'écrit au tableau, et vous auriez bien tort de croire qu'elle existe. **L'entropie, c'est un grand E**, absolument indispensable à notre pensée. /.../ Eh bien, cette **entropie**, Freud la rencontre, et déjà à la fin de l'Homme aux loups. Il sent bien que ça a un certain rapport avec son « **instinct de mort** », mais sans pouvoir, là non plus, trouver son assiette, et il continue pendant tout cet article sa petite ronde infernale, comme Diogène cherchant un homme avec sa lanterne. Il lui manquait quelque chose. Ce serait trop simple si je vous disais -je vais vous le dire - qu'il suffirait d'ajouter un grand **F** ou un grand **I** au grand **E**. Ce n'est certainement pas ça, parce que ce n'est pas encore entièrement élucidé. /.../ Dans l'état actuel des choses, c'est la quantité d'information. »

Si l'objet 'a' (la moitié de poulet) est le prix dont chacun monnaie sa castration, on voit quelle est la sorte de lapin qu'il y a lieu d'introduire dans la cure pour qu'il s'y produise un effet dissipatif. Mais on oublie que : « Le principe du plaisir, c'est que le plaisir cesse ». Comment faire, dès lors, pour aller au-delà du principe de plaisir ?

Pour rester sur la pente du terme d'oscillation, Lacan nous rappelle qu'« Il y a **oscillation** sur un point d'équilibre ». Dans un autre passage il évoque le système de régulation propre à la machine à vapeur puis revient sur le modèle du téléphone qui peut admettre qu'un message puisse circuler en boucle indéfiniment entre deux points, disons entre Paris et Marseille. Et là il fait référence à Jacques Riguet, mathématicien avec lequel il échangeait, à une certaine époque, sur la théorie des ensembles :

Dès qu'on a ce petit modèle, on s'aperçoit qu'il y a dans l'anatomie même de l'appareil cérébral des choses qui reviennent sur elles-mêmes. Grâce à **Riguet**, sur l'indication de qui j'ai lu l'ouvrage d'un neurologue anglais, je me suis beaucoup intéressé à un certain poulpe. Il semble que son système nerveux est assez réduit pour avoir un nerf isolé qui préside à ce qu'on appelle le jet, ou la propulsion de liquide, grâce à quoi la pieuvre a cette façon de progresser si jolie. On peut croire aussi que son appareil de mémoire est à peu près réduit à ce message circulant entre Paris et Paris, sur de très petits points du système nerveux.

Passons sur le fait que le système nerveux du poulpe n'est peut-être pas aussi réduit que cela pour suggérer qu'il y aurait un rapport d'homologie entre ces boucles fermées qu'empruntent les messages au sein du système nerveux central, d'abord, les circuits du discours tels que Lacan les évoque sans cesse à partir de son graphe de la page 815 des *Écrits*, ensuite, le principe de répétition qu'il formalise dans son séminaire sur la Lettre volée, et, enfin, les nœuds? Du moins est-on assuré de la sorte que la question de la régulation de la dynamique psychique se trouve enrichie, laissant à leur borborygmes les sectateurs de la pulsion de mort.

Nous n'en avons point encore terminé avec l'oscillation subjective, l'oscillation en tant qu'elle s'origine au stade du miroir. Oscillation qui s'effectue selon Freud entre perception et conscience. D'où aussi l'évocation par Lacan des rapports du sujet au monde, à son monde :

Qu'ai-je essayé de faire comprendre avec le stade du miroir? Que ce qu'il y a en l'homme de dénoué, de morcelé, d'anarchique, établit son rapport à ses perceptions sur le plan d'une **tension** tout à fait originale. C'est l'image de son corps qui est le principe de toute unité qu'il perçoit dans les objets. /.../ Si l'objet perçu au-dehors a sa propre unité, celle-ci met l'homme qui la voit en état de tension, parce qu'il se perçoit lui-même comme désir, et désir insatisfait. Inversement, quand il saisit son unité, c'est le **monde** au contraire qui pour lui se décompose, perd son sens, et se présente sous un aspect aliéné et discordant. C'est cette **oscillation** imaginaire qui donne à toute perception humaine la sous jacence dramatique dans laquelle elle est vécue pour autant qu'elle intéresse vraiment un sujet. Nous n'avons donc pas à chercher dans une régression la raison des surgissements imaginaires qui caractérisent le rêve.

En d'autres termes, lorsque je me saisis comme unité (photon), l'autre, l'objet (la particule) se présente sous un aspect aliéné et discordant. Si l'objet perçu au-dehors (l'autre, le rival) a sa propre unité, alors c'est moi qui me décompose et ne sais plus qui je suis et où me mettre. Chose que Lacan saisit dans le raccourci de la formule : « ou je ne suis pas, ou je ne pense pas ». Il ne s'agit point d'un phénomène régressif mais d'un fait de structure indiquant que l'acquis du stade du miroir n'est point chose définitive. C'est ce sur quoi Lacan insiste pour souligner la spécificité de la position psychanalytique :

L'idée d'un développement individuel unilinéaire, pré-établi, comportant des étapes apparaissant chacune à leur tour selon une typicité déterminée, est purement et simplement l'abandon, l'escamotage, le camouflage, à proprement parler la dénégation, voire même le refoulement, de ce que l'analyse a apporté d'essentiel.

On aimerait que les choses fussent simples mais ce n'est jamais le cas.

A propos de l'excursion lacanienne dans l'œuvre de Pascal on est en droit de se demander si Lacan ne s'y précipite en cette année 1969 par pur opportunisme, voire parce qu'il est en panne d'inspiration ou de prophétie. On peut noter que dans ce séminaire XVI il poursuit plus d'un lièvre à la fois, et l'on est surpris de l'entendre révoquer la vieille question hégélienne du *Selbstbewusstsein*, littéralement : être conscient de soi. Qu'est-ce qu'être pleinement conscient de soi? C'est tout bonnement jouir, et donc avoir à ma disposition, à mes olivettes, l'ensemble du savoir dont je suis porteur. Mais il y a un hic. Quelque savoir m'échappe. A ce propos Lacan remarque ailleurs qu'avoir des problèmes de conscience c'est avoir des problèmes de jouissance. Il en rajoute en suggérant que le discours de la révolution vise à la production des âmes scandalisées[L16, 173 (AFI 12.02.69, p.9) : « le discours de la révolution vise à la production des âmes scandalisées » (Seuil) : « le progressisme produit des âmes

scandalisées ». Mais aussi plus d'un parmi les lecteurs de Hegel s'est trouvé scandalisé, voire déjanté par ce qu'il lisait. Notons à ce propos ce qu'en pense Alexandre Koyré (*Etudes d'histoire de la pensée philosophique*, Gallimard, 1971, p.148) : « ainsi que le dit Th. Haering : 'c'est un secret de polichinelle qu'aucun des interprètes de Hegel n'est capable d'expliquer mot par mot, une seule page de ses écrits' »; et p.173 : « Nous avons essayé de traduire le texte de Hegel aussi fidèlement que possible, sans toutefois nous faire des illusions sur la valeur de cette traduction. Nous nous excusons auprès du lecteur qui pourrait bien la trouver incompréhensible : elle l'est effectivement ».]

Ici marquons une pause. Supposons que nous donnions à mon savoir disponible la valeur d'un. Dans ce cas la proportion de jouissance qu'il m'est effectivement accessible serait de l'ordre de 'a'. A savoir 0,618 de la totalité [L16, p.131 & 139 (AFI 22.01.69, & 29.01.69, p.3)]. Ce chiffre est ce que l'on nomme le nombre d'or, qui caractérise la « proportion divine », elle-même obtenue par le biais de la série de Fibonacci, mathématicien italien de la Renaissance. Proportion largement utilisée en architecture traditionnelle qui a l'heur de conférer aux édifices un air anthropomorphe. Sans compter que dans la nature elle trouve aussi son application, notamment en botanique. Série que voici : 1/1, 1/2, 3/5, 5/8, 8/13, etc., au sein de laquelle une proportion s'élabore, s'approxime, qui est celle du nombre d'or. Il est à noter que la fonction qu'elle a l'air de décrire n'est pas unique et que plus d'une centaine de courbes admettent ces valeurs de départ. C'est par là d'ailleurs qu'on entre dans le domaine des fonctions fractales et non-linéaires.

Déjà l'année précédente, dans son séminaire XV sur l'acte psychanalytique, (L15) Lacan avait utilisé la valeur de cette proportion en tant qu'attribuée par lui à l'objet 'a'. Il la reprend par conséquent à propos du pari de Pascal et la construction du triangle arithmétique.

Enfin, il y revient dans « Ou pire... » à propos de *L'Inconscient en tant qu'ensembles infinis* de Matte Blanco.

Il y a là une foule de choses dont j'ai souvent parlé à propos du rapport de Lacan à la science et ça nous change tout de même un peu des congrès sur ce thème où dominant les bavardages habituels autour des mérites respectifs de la théologie blanche ou grise chez Descartes.

A partir du griffonnage de Pascal sur le pari, Lacan tire ainsi plusieurs fils dont le recouplement est plus qu'hasardeux. Il est un fil proprement mathématique, conduisant à la théorie des probabilités ainsi qu'à la résolution des équations comportant des termes élevés à une puissance supérieure à deux.

Puis, il est un autre fil lié à l'ontologie, au sens où le pari est simplement un pari sur l'existence du partenaire, Dieu en l'occurrence.

Sur ce point Lacan ne fait autre chose que de commenter les matrices à double entrée produites par le réseau des auteurs qui ont tenté de déchiffrer ledit griffonnage pascalien. Je note, par exemple, que le fait de refuser de s'asseoir à la table de jeu équivaut à un négationnisme qui envoie son auteur directement en enfer. Ceci se traduit par la perte d'une infinité de vie négative ($-\infty$) mais aussi par le rejet de l'existence d'un quelconque garant du pari. C'est ce que je nomme l'agnosticisme lacanien.

Néanmoins, jouer l'existence du partenaire aux dés et donc à pile ou face (ou pile ou croix, ainsi que s'exprime Pascal) c'est mettre en jeu le Réel, et c'est ce que Lacan essaie de nous faire toucher du doigt. Ce réel dont il nous rappelle qu'il est le pivot de son éthique de la psychanalyse [L16, 189 (AFI 26.02.69, p.4)]. Bien qu'il se soit gaussé par la suite de l'usage qu'il a pu faire de la série de Fibonacci, celle-ci garde sa portée au sens où elle illustre à quoi peut conduire une série mathématique qui s'obtient par une simple réduplication de l'unité de départ.

La difficulté vient du mode de calcul de la perte dans le pari de Pascal dans ce séminaire XVI. Je me contente ici d'en déployer (en note) une des facettes. Il s'agit d'une perte initiale de jouissance relative au consentement du joueur au jeu, et donc au titre d'une « mise ». D'où aussi la probabilité de gain au bout d'un certain nombre de coups de dés joués que Lacan produit par deux voies : l'une progrédiente à partir de $1 + a$, l'autre régrédiente à partir de $1 - a$.

De la régulation de l'angoisse comme effet de discours

STOP.

Ici le rideau se lève sur mon propre personnage fleuri d'une plante étrange à la boutonnière, ainsi que vous pouvez le constater. A quoi cette plante vous fait-elle penser? Il s'agit d'un tussilage. En réalité c'est un objet missile destiné à nous propulser à travers l'espace et le temps. Il nous conduit tout d'abord au temps de Freud. Il apparaît dans un rêve de Freud, rêve dit du comte Thun. Comte dont le sobriquet est *Nichtstun*. L'énoncé de ce rêve occupe une page entière de *La Science des Rêves*, ou la *Traumdeutung*, si vous préférez. Son analyse se poursuit sur une quinzaine de pages. Inséré au départ au chapitre intitulé « Matériel et sources des rêves », Freud le reprend à plusieurs reprises par la suite. Paru en 1900, ce volume représente pour moi le fondement de l'œuvre de Freud. La Bible freudienne.

Le rêve dit du comte Thun est un des plus longs dans ce volume après celui du rêve de l'Injection faite à Irma, de l'oncle à la barbe jaune et celui de la Monographie Botanique. Il est donc fort peu probable que vous l'ayez lu, et c'est tant mieux. J'en serai d'autant plus à l'aise d'y puiser ce que bon me semble.

Me mettant à la place du comte Thun, et donc à celle de Freud dans son rêve, et au nom du fait que « c'est celui qui le dit qui l'est », je suis en position d'étaler toute l'estime et la haute idée que j'ai de moi, ainsi que mon mépris des autres.

La couleur jaune du pissenlit que j'arbore indique que je compisse la moitié du monde et que je chie sur l'autre moitié. Ce codicille que j'ajoute ici-même pour faire bonne mesure est également de Freud sous la forme d'une formule latine lue sur une médaille: *afflaviv et dissipati sunt*.

Il est à noter que dans la *Traumdeutung* les formules latines se ramassent à la pelle. Il y a des choses qu'il valait mieux dire en latin, même en rêve, déjà au temps de Freud, politiquement correct oblige. Toutefois, ici Freud semble s'autoriser de Yaweh, en tant que véritable énonciateur de la formule, puisque son nom, en hébreu, figure sur la médaille. En effet, c'est ce qu'un certain Wittels [Wittels Fritz, 1999, *Sigmund Freud, l'homme, la doctrine, l'école*, PUF.] fait remarquer dans sa biographie de Freud.

Bref, dans ce rêve il est question de pipi et de gros pets mais aussi de censure, omni présente dans les rêves de Freud. Notons que c'est également Yaweh qui souffle sur les eaux de la mer rouge de manière à faciliter la fuite de Moïse et de son peuple, poursuivis par les égyptiens. De même que la pluie, surabondante dans le début du séminaire XVI, le vent est un météore (un « mettez-hors ») et l'on sait le statut particulier que Lacan accorde à ce genre d'objet [S(\bar{A})] [L16, 13 (AFI 01, p. 04) « Le météore est propice à la métaphore et pourquoi ? parce que déjà il est fait de signifiants. Il pleut. L'être de la pensée est la cause d'une pensée en tant que hors de sens. Il était déjà et toujours être d'une pensée avant »].

Il est donc important de noter que Freud s'autorise du Dieu des Armées pour damer le pion à l'autorité (à l'Empereur, mais aussi au Père, jusques y compris Philippe, son frère aîné, qu'il vise à travers son fils John).

Du point de vue de la vérité il y a lieu d'examiner l'envers de la médaille. Loin

d'être d'humeur ludique, festive, voire gargantuesque, Freud est en réalité au 36^{ème} dessous, dégoûté, épuisé, voire hargneux, et ceci lui est l'occasion d'avancer le fait que la censure procède à un renversement des choses de manière à représenter une chose par son contraire et dissimuler le côté « dramatique » de la situation. Il reste qu'il s'est bel et bien aperçu que certains événements dans le rêve relèvent d'un effet de discours. Le rêve dit du comte Thun donne lieu à un réveil qui s'accompagne d'une impérieuse envie de pisser.

Vu que rien de tel ne se produit d'habitude dans sa vie, la vie courante, Freud en déduit que « ce sont les pensées du rêve qui ont provoqué le besoin. » Or, manifestement c'est sa lecture de Rabelais au moment de se coucher qui a induit un certain discours, qui, à son tour, a causé l'envie d'uriner. A mon grand étonnement Lacan revient sur ce thème à la dernière page de son séminaire L16, pour mentionner et le flatus et le livre XIII du *Gargantua*.

A propos d'une autre sorte de médaille, la plaque commémorative de la découverte de l'inconscient par Freud, Lacan évoque l'oscillation subjective qui anime Freud en 1885, au point de mettre en question la structure même du monde, ou de son monde :

Eh bien, je crois avoir mis en valeur le caractère dramatique de la découverte par Freud du sens du rêve entre 1895 et 1900, c'est-à-dire pendant les années où il élabore sa *Traumdeutung*.

Quand je parle de ce caractère dramatique, je voudrais, à l'appui, vous apporter un passage d'une lettre à Fliess qui suit la fameuse lettre dans laquelle, mi-plaisant mi-sérieux, mais bien terriblement sérieux, il suggère qu'on commémorera ce rêve par la plaque - Ici, le 24 juillet 1895, le docteur Sigmund Freud trouva le mystère du rêve -.

Dans la lettre on lit :

-En ce qui concerne les grands problèmes, rien n'est encore décidé. Tout est flottant, vague, un enfer intellectuel, des cendres superposées, et dans le tréfonds ténébreux se distingue la silhouette de Lucifer Amor-

C'est une image de vagues, d'**oscillations**, comme si le monde entier était animé par une inquiétante **pulsation** imaginaire, et en même temps une image de feu, où paraît la silhouette de Lucifer [- ∞], qui semble incarner la dimension angoissante du vécu de Freud. Voilà ce qu'autour des années de sa quarantaine il a vécu, au moment décisif où était découverte la fonction de l'inconscient.

L'expérience de la découverte fondamentale a été pour Freud une mise en question vécue des fondements mêmes du **monde**.

Est-ce à cette même dynamique subjective tourmentée que nous avons affaire dans les attendus du rêve du comte Thun? Notons qu'ici Freud fait appel à des images destinées à situer les protagonistes du conflit, conflit qui est en quelque sorte l'âme de l'affaire. Sont co-présentes les images du grand Autre (Philippe, le frère aîné de Freud) et du petit autre (John, le fils de Philippe) par exemple, confondues en quelque sorte en vertu d'un axiome. Axiome qui suppose qu'un des personnages de la série est susceptible de représenter, d'être le bouc émissaire, des deux séries envisagées, celle des pères et celle des fils.

Dans l'ordre du spéculable, de l'anthropomorphique, noté i'(a) par Lacan, toutes les équivalences, toutes les identifications, sont possibles. Dans l'ordre du non spéculable i (a), Lacan fait entrer en ligne de compte le trou, et ses homéomorphes, à savoir les orifices du corps [L16, du 08.01.69, p.4]. Orifices dont on sait qu'ils ont une étoffe topologique singulière ainsi qu'une fonction spécifique quant à l'obtention d'un plus de jouir. Si l'on représente le corps, et donc le Grand Autre, comme une sphère, ainsi que le propose Platon à l'occasion, cette sphère ne saurait contenir ses orifices. Le corps en tant que grand A, et donc comme trésor du signifiant, exclut un certain nombre d'éléments indispensables à un discours logique susceptible d'explorer ce trésor du signifiant. D'où le loisir que nous avons d'apparier les orifices du corps

avec les foncteurs qui gouvernent les propositions quantiques et existentielles. Ainsi, la bouche ferait fonction d'avale-tout-cru alors que le méat urinaire relèverait du pisse-menu (et donc de pas-tout). Ces fonctions corporelles étant prévalentes dans le rêve du comte Thun, il importe de savoir à quels carrefours de discours il conviendrait de les faire correspondre. D'autant que pour un psychotique un discours reste à jamais ourcourant. En fait de carrefours il est surtout question de gares dans ce rêve. Le comte Thun se rend à Ischl auprès de l'Empereur. Or, on sait que les voyages en train angoissaient Freud. La perspective de la survenue d'une telle angoisse pourrait être la cause de l'apparition dans ce rêve-fleuve d'un certain nombre d'éléments baladeurs, généralement partie constituante de souvenirs d'enfance, tels le pissenlit, à titre d'apaisement face à l'angoisse redoutée. S'agit-il d'un processus régressif?

A ce titre posons-nous d'abord la question : « Qu'est qu'un train? » Il s'agit d'un conglomérat de boîtes de sardines qui se déplace sur une ligne prédéfinie, un rail, le long duquel il est : soit au repos, soit animé d'un mouvement rectiligne uniforme non accéléré. Tout comme pour un corps céleste, sachant sa vitesse il est loisible de définir au moment t sa distance par rapport au point d'origine. Au moment du départ du train, Freud est à la fois dans le train avec le comte Thun mais aussi dans son lit en train de rêver. Supposons que Freud et le comte aient deux montres identiques il est clair qu'au départ les deux montres indiquent la même heure : dix heures. Il s'agit de savoir si à l'arrivée du comte à Ischl (une heure plus tard) les deux montres indiqueront la même heure : onze heures. A la vitesse où allaient les trains à l'époque (60 km/h) le résultat est acquis d'avance. La cinématique newtonienne et son « temps absolu » font l'affaire. Les montres n'indiquent pas de décalage.

A l'étape suivante de nos connaissances, l'étape de l'espace-temps relativiste, il est clair que les montres cessent de s'accorder. Il est dit, par exemple, que revenant sur terre au bout de deux ans de navigation dans l'espace, à une vitesse disons seulement $1/20\ 000$ de la vitesse la lumière (cf. Becquerel, p.58), les astronautes constateraient que la terre aura vieilli de plus de deux siècles, et que seuls leurs arrière petits enfants seraient là pour les accueillir. La question est de savoir si, même lorsque le train s'essouffle dans les cols de montagne, le corps des voyageurs (ainsi que toute espèce de matière) ne ressent pas déjà les effets de la courbure des lignes d'univers. Bref, un rêve c'est un voyage selon un parcours qui ressemble à une bobine de fils. Certains fils effectuent les mêmes boucles et donc il suffit de suivre un de ces lacets pour avoir une idée de ce dans quoi on nage. Lacan emploie une autre métaphore, celle du champ magnétique [L16, 165 (AFI 05.02.69, p.15)].

A prendre un à un les éléments du rêve et à les plonger dans le champ de l'Autre, dans le champ de la vérité, alors, à l'épreuve de la vérité (ou de la signification, c'est tout comme) on voit, telle la limaille de fer, se dessiner des lignes de force susceptibles d'orienter la démarche interprétative. Encore faudrait-il pour ce faire disposer de quelques rudiments de topologie.

Et puisqu'il me faut conclure sur ce séminaire *De l'autre à l'Autre*, voici, sur le mode du : « Qui aimes-tu le plus, papa ou maman? », une devinette sur les deux savoirs : « Que préférez-vous : un savoir bien reconnu et mis sous cellophane ou un savoir, une presque vérité, à l'état naissant, tel que nous le livre le rêve? »